

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Les nonnes s'éclatent / *School of the Holy Beast* de Norifumi Suzuki

Stéphane Defor

Volume 23, numéro 2, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60767ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Defor, S. (2005). Les nonnes s'éclatent / *School of the Holy Beast* de Norifumi Suzuki. *Ciné-Bulles*, 23, (2), 60-60.

School of the Holy Beast
de Norifumi Suzuki

Les nonnes s'éclatent

STÉPHANE DEFOY

Un film japonais avec comme premières images l'intérieur d'un aréna où un public nippon s'enflamme devant une partie de hockey : pas commun. Les surprises ne font que commencer à l'intérieur de ce merveilleux poème blasphématoire qui porte le titre de **School of the Holy Beast**. Le film de Norifumi Suzuki date de 1974 — mais ce n'est que récemment qu'il a connu une sortie discrète en salle après un passage à FanTasia en 2000 — et s'inscrit dans la mouvance des *pink movies*, films *soft-core* fort populaires qui représentaient près de la moitié de la production cinématographique japonaise au début des années 1970. Ces films se sont développés en réaction à la censure au Japon jusqu'en 1990, interdisant toute forme de nudité complète au cinéma, de même que l'exposition des parties génitales mâles ou femelles. Par conséquent, une pléiade de réalisateurs casse-cou doivent rivaliser d'ingéniosité pour exprimer la chose sans pour autant en exposer les attributs les plus secrets.

School of the Holy Beast demeure également un classique du cinéma d'exploitation japonais, c'est-à-dire un film qui s'insère dans un contexte prédéfini (un couvent, dans le cas échéant) tout en intégrant nudité, perversité et commentaires politiques. Force est d'admettre que pour intégrer ces différents éléments avec succès, il faut confier le travail à un réalisateur talentueux qui regorge d'imagination, et



School of the Holy Beast

Suzuki étale avec brio ses trouvailles un brin provocatrices.

Si l'idée de départ semble mince — une jeune femme entre dans un couvent afin d'enquêter sur la mort mystérieuse de sa mère inconnue —, les découvertes de Mayumi (la ravissante Yumi Takigawa) seront aussi nombreuses qu'inhabituelles dans ce cloître qui ressemble plus à une maison de réforme qu'à un lieu de prière. Torture, flagellation et sadomasochisme composent le menu de cette œuvre qui évite de tomber dans la vulgarité et le simple étalage de chairs. Naturellement, **School of the Holy Beast** n'est pas sans rappeler une autre fiction de sœurs dévergondées, celle-là plus connue en Amérique : **L'Intérieur d'un couvent** du réalisateur d'origine polonaise Walerian Borowczyk. En revanche, là où le film de Borowczyk campe son intrigue dans un univers sombre et un climat oppressant, celui de Suzuki oppose une ambiance délurée, teintée parfois d'humour. Il faut souligner aussi que le réalisateur japonais possède d'indéniables aptitudes pour la mise en scène. À cet effet, la sublime scène de flagellation aux bouquets de roses (servie dans un langoureux ralenti) est une véritable pièce d'anthologie.

Hors de tout doute, **School of the Holy Beast** est réalisé avec style et un désir d'offrir au spectateur des images soignées dans sa composition et subversives dans

son évocation. Car, bien que la démarche artistique transparaisse dans le produit fini, le principal intérêt du film réside dans son commentaire politique. Le long métrage de Suzuki est d'abord et avant tout une charge contre l'hypocrisie et la corruption qui prévalent au sein de l'Église catholique. La recherche obsessionnelle du péché dans ses formes les plus subtiles est également dépeinte avec ironie. Cette critique de l'État religieux est d'autant plus originale qu'elle provient d'un réalisateur d'origine japonaise, pays où la majorité de la population est de croyance bouddhiste.

Mais, au-delà du catholicisme, le film questionne la croyance aveugle envers un être supérieur prêt à sortir l'humanité de son marasme. Ainsi, le personnage du cardinal, suprême représentant de Dieu à l'intérieur de la communauté religieuse, représente l'élément le plus troublant du film. En cours de route, on apprend que ce dernier est en fait un rescapé du bombardement atomique de Nagasaki en 1945 et qu'il utilise son ascension dans la communauté afin de propager le mal autour de lui. Dans une scène au propos dévastateur, le grand prêtre confirme que Dieu, c'est de la foutaise et qu'il vaut mieux l'utiliser à ses propres fins... Tourmenté, le cardinal.

Bien qu'il fut produit dans les années 1970, **School of the Holy Beast** reste encore aujourd'hui une œuvre sans complaisance, aussi délectable dans son hérésie qu'admirable dans son esthétisme. Lorsque l'érotisme transcende, lorsque le film de fesses *shift* en deuxième... ■

School of the Holy Beast

35 mm / coul. / 91 min / 1974 / fict. / Japon

Réal. : Norifumi Suzuki
Scén. : Norifumi Suzuki et Masahiro Kakefuda
Mus. : Masako Yagi
Prod. : Toei Co Ltd.
Dist. : Cult Epics
Int. : Yumi Takigawa, Fumio Watanabe, Emiko Yamauchi